

**HANN LE
BRETTEUR**



JIFFEL

Jiffel

Hann Le Bretteur

© Jiffel, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6548-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Le vent qui souffle en permanence, en cette saison des grandes eaux montantes, ébouriffe les cheveux des trois enfants qui courent en riant sur le chemin, à peine esquissé, qui serpente le long de la haute falaise. Le grand soleil rouge qui vient d'apparaître derrière eux les fait se hâter encore plus. Ils sont joyeux et tout en courant ils se lancent l'ultime défi, celui qui, comme souvent, va ponctuer leur cycle de lumière de jeux.

— Allez les né-humains, allons voir celui qui va trouver et remonter la plus grosse bête dans sa boîte de nacre. Celle qui sera la plus succulente.

— Celui qui gagne sera le futur chef du village.

— Non, celui qui gagne sera le meilleur glisseur d'eau et pourra aller avec la plus belle des filles du village.

— Non, celui qui gagne sera Sera

— Eh bien, il sera quoi ?

— Celui qui gagne, ce sera moi.

L'enfant qui vient de dire cela est des trois le plus grand et aussi le plus athlétique. Bien que du même nombre de cycles de saisons, de ses compagnons il se distingue par sa corpulence, mais aussi par la vitesse de sa course. Il ne s'essouffle pas et sa voix est ferme malgré l'effort qu'il fournit pour dévaler le raidillon qui les mène directement au-dessus de l'eau agitée et bouillonnante.

Le ressac ici heurte la falaise avec force et, dans leurs pieds nus, les enfants ressentent les vibrations qui se propagent à travers le granit dur de la roche. Mais cela ne les effraie pas, et même cela les motive encore plus, s'il se peut.

— Aller on y va, à toi de plonger le premier.

Sans crainte ils plongent l'un après l'autre, au moment exact où la vague est à son plus haut. Puis au bout de quelques instants, biens longs comptés en battements de cœur, ils réapparaissent, au milieu de l'écume bouillonnante. Se laissant projeter contre la falaise, ils s'y agrippent d'une main sure et s'extraient de l'eau au moment où la vague les soulève, juste avant qu'elle ne se retire. Fiers

d'eux toujours en riant, ils comparent alors, assis sur le rocher mouillé, leurs pêche.

Dans leur main serrée, ils tiennent la prise qui fait leur fierté du moment. Le bivalve est alors posé à même la roche et ils comparent leurs tailles respectives. Plus le mollusque est gros et plus il a été pris à une grande profondeur.

— Oh non ! C'est encore toi qui as le plus gros.

— Toujours toi, mais comment fais-tu ?

Les deux enfants interrogent leur compagnon. Ils ne sont pas vraiment étonnés de cette victoire ; ils savent bien qu'ils ont peu de chance avec lui, car c'est un fait, il est le meilleur à ce jeu et cela depuis bien des cycles de saison. Ils en rient et se relancent le défi.

Ils ont bien joué et parfois gagné à leur tour. Maintenant que le grand soleil rouge a dépassé son zénith et qu'il commence à décliner pour, comme toutes les fins de cycle de jour, aller rougir les grandes eaux et s'y plonger, les trois amis décident de retourner vers le village où ils raconteront en riant leur folle journée à leurs parents et à leurs frères et sœurs.

Alors qu'ils arrivent aux abords du village, niché dans un creux de terrain, des bruits étranges les accueillent. Des cris terribles et sauvages, des hurlements stridents et terrorisés. Les trois, pris de paniques, s'approchent pourtant en rampant et en se cachant derrière des roches saillantes.

Là, devant eux, l'indicible s'offre à leurs regards effarés. Des hommes, dont certains brandissent des étoffes où se dessine une tête affreuse et grimaçante, courent dans tous les sens, en hurlant une langue qu'ils ne connaissent pas et en brandissant bien haut des épées et de grands couteaux, ou des pics sanglants. Partout dans le village il y a des corps qui jonchent le sol. Certains ne bougent plus, mais d'autres se trainent péniblement pour essayer d'échapper à ces sauvages agresseurs. Mais c'est peine perdue, car, ils sont alors pris en chasse et massacrés aux sons de grands cris et de rires déments. Les femmes et les filles encore vivantes sont violées ou battues puis tuées sans pitié. Les hommes qui essaient de se défendre où de protéger les plus faibles sont massacrés sans aucune possibilité ni chance de riposte.

Les trois enfants, de leur cachette, prostrés et choqués, ne pouvant ni pleurer ni bouger devant ce cauchemar, assistent au massacre. Reconnaisant parfois un

des leurs; mère, père, frère ou sœur, compagnons de jeu, ou simple connaissance. Dans les maisons, le bétail et les objets sont pillés et emportés avant que les bâtisses soient détruites et brûlées. Rien ni personne n'en réchappe. Cela est rapide et brutal comme un coup de vent de tempête. Et puis soudain, c'est le calme. Les hommes barbares s'en vont avec leur butin, ne laissant que des morts et des ruines flambantes et fumantes.

Soudain derrière eux, un cri, rauque et brutal, dans lequel transparait une sorte de jubilation, éclate. Ils se retournent pour voir foncer sur eux des hommes haineux qui lèvent bien haut leurs armes sanguinolentes. Des trois les deux premiers n'ont pas le temps de se protéger et c'est sans avoir le temps de crier qu'ils succombent transpercés par des lames rageuses. Le troisième, celui qui est si habile à la pêche, n'a que le temps de se jeter sur le côté et, tel un ressort, il se met sur ses pieds et fonce droit devant lui de toute la vitesse dont il est capable. Derrière lui il sent que les hommes le poursuivent, mais il ne se retourne pas et il fonce sans réfléchir vers les grandes eaux. La terreur lui donne des ailes et il bondit littéralement vers la falaise, se blessant au passage sur les arrêtes de roche dure. Mais ni le sang, ni la douleur des écorchures, ni les épines qui lui transpercent les pieds et lui griffent les jambes ne le ralentissent. Il court sans même s'en rendre compte. La terreur qui submerge son esprit ne fait que lui imposer l'activation de ses muscles, jusqu'à l'épuisement s'il le faut et même au-delà. Les hommes haineux et sanguinaires se rapprochent pourtant de lui, car eux ont des jambes bien plus longues et ils sont poussés par une haine jubilatoire. L'enfant ne s'en rend pas compte, du moins pas consciemment. Son corps tout entier n'agit que par instinct. Et cet instinct le pousse à fuir sans se retourner, sans réfléchir. La falaise est proche et derrière lui les hommes rient en pensant que leur proie va être acculée et facile. Mais l'enfant court toujours avec la même vélocité et sans même marquer un instant d'arrêt, il se jette dans le vide. Les hommes en sont si étonnés qu'ils manquent de faire de même; ne s'arrêtant qu'à l'extrême limite, devant le rebord de la falaise. Ils se regardent soudains silencieux avec sur le visage une moue dépitée. Leur proie leur a bel et bien échappé. Pourtant ils se penchent au-dessus du vide pour essayer de voir où le corps s'est écrasé. Mais ils ne voient rien. En contrebas ils ne distinguent que les rochers sur lesquels viennent se briser avec force les vagues. Ils retournent alors vers le village martyr, duquel aucun autre être vivant n'a réchappé. La razzia est terminée et, comme ils sont venus, ils repartent.

Dans l'imposante salle de réception du château de la ville de Grande-Forêt, le grand soleil rouge de la mi-journée dispense à profusion ses rayons. La lumière rose-orange y pénètre par les nombreuses ouvertures, hautes et étroites, qui ajoutent les murs de pierres. Dans des alcôves, tout autour de la pièce et derrière l'estrade où se trouve le trône royal, des statues de pierres, figures augustes des anciennes lignées, accrochent de leurs rondes bosses les rayons lumineux. Par ces jeux d'ombres et de lumières, les figures enchâssées semblent prendre vie, une à une.

Au centre de la pièce se tient, debout et les bras croisés, bien droit avec le visage renfrogné, le regard noir et qui dénote d'une certaine astuce, le port de tête fier et même un brin hautain, Kornok. En face de lui, juché sur l'estrade que forme ici l'élévation du sol pavé, debout lui aussi avec les mains dans le dos, bien en avant de son trône, scrutant le visage de son vassal, se tient le roi et grand maître du royaume de Grande Forêt. Celui-ci, bien que notablement plus âgé que le baron qui lui fait face, fait montre d'une très grande prestance ; mise encore plus en valeur par sa haute stature. Son visage, dont les yeux sombres et fixes ne clignent pas, reflète une très grande autorité ; ainsi qu'un désir de fouiller au plus profond de l'âme de l'homme qui est en face de lui.

Le silence dans la grande salle est pesant. Les personnes, réunies autour du roi pour la circonstance, et qui viennent d'assister à l'échange verbal entre le souverain et son baron, sont sur la réserve. Retenant son souffle, la presse est cristallisée dans une attente craintive de la réponse que s'apprête à faire le baron. Cette réponse qui vient à la suite de la décision du roi de ne pas accéder à la requête de son vassal.

— Ainsi mon cousin et roi, tu me refuses la vie commune avec ta fille Erédiae. Pourtant, je suis en droit, plus que tout autre, de te la demander. De même, je suis plus que quiconque, suivant les lois royales ancestrales, en droit de l'espérer, car j'offre en échange mon héritage. Ma baronnie, le pays des Grands Lacs qui, dès lors, sera rattaché à ton royaume. Pourquoi cet affront alors que tu n'y étais pas opposé, il y a deux cycles de jours encore, quand je t'en faisais la demande ?

Le roi, impassible devant cette attaque verbale, garde le visage fermé ; signe

d'une grande réflexion, mais aussi d'une grande détermination.

— Mon cousin et vassal, lorsqu'il y a deux cycles de jours tu m'as formulé ta demande, il est vrai, qu'à priori, je ne voyais aucune raison majeure qui m'aurait empêché d'y prêter une oreille attentive. Mais, comme je te l'ai dit alors, la condition première était que ma deuxième fille soit au moins d'accord sur le principe si ce n'est sur la réalisation d'une telle union. Hors, après lui en avoir fait état, il apparaît que celle-ci ne désire pas cette union. Ceci pour des raisons qu'elle m'a exposées et qui lui sont personnelles. Plus tard, peut-être ; dans d'autres circonstances, cette demande pourra être reformulée.

Là, le roi se tait et l'air qu'il arbore veut signifier à son interlocuteur que la décision est irrévocable et, que la phrase sur une éventuelle reformulation de sa demande ne peut être interprétée que comme une phrase protocolaire de politesse. Le baron en blêmit de rage, car il le comprend parfaitement et son courroux ne fait qu'augmenter devant cette fin de non-recevoir. Terriblement mécontent, il peine à contenir son sentiment. Pourtant, au prix d'un grand effort, il y arrive et, posément, avec dans le regard une étincelle de défi à peine voilée, il s'adresse au roi d'une voix douce.

— Ainsi, mon cher cousin et roi, au pays de Grandes Forêts, il est un fait que ce sont les filles de roi qui régissent à la place du roi.

Cette phrase, pour le moins insultante, déclenche dans la presse assemblée un souffle d'indignation. Le roi, quant à lui, ne bronche pas. Simplement, son regard se charge encore de plus de dureté et une froide colère lui fait crisp imperceptiblement la mâchoire. C'est d'une voix égale et neutre qu'il répond à l'affront.

— Cousin, _ et là, sciemment, il ne donne aucun titre à l'homme _ sache que je ne suis pas dupe de tes filouteries. Je sais parfaitement que le but que tu poursuis en voulant t'unir à ma fille n'est pas dicté par un sentiment d'amour, mais bien par celui de prétendre, par là même, au trône de Grande Forêt. Tu me vois vieux et tu penses que cela sera facile, mais détrompe-toi. Je ne suis pas encore allongé dans la mort. Pour l'heure, l'avenir de la gouvernance est assuré par mon fils, où, à défaut, mon petit-fils, enfant de ma première fille. L'enfant, malgré son très jeune âge, passe avant toi. Toi, tu ne viens qu'en troisième position et sans cette union, que je ne désire pas et qui jamais ne sera, tu resteras à cette place. Sache enfin que ton insolence te ferme, pour longtemps, les portes

de ce château. Ceci conclut définitivement la discussion.

Dans la salle c'est un soulagement perceptible qui envahit l'assistance, car le roi vient de clore la discussion ; ce qui signifie que le baron, son cousin, ne peut plus rien demander ni commenter. Près du roi, groupés et se tenant derrière lui, sa compagne à vie, son fils, sa fille la plus âgée portant dans ses bras son jeune enfant, sa fille la deuxième, celle dont le royal père vient de statuer en sa faveur, le père du petit fils du roi, et l'érudit du château. Tous sont immobiles, leurs physionomies passant de la tension inquiète à une franche détente. Surtout pour Erédiae qui avec un léger sourire aux lèvres, toise sans sourciller le cousin et vassal de son père.

Celui-ci, sans se départir de son calme, affiche pourtant un air de profonde déception. Cette déception est très vite remplacée par un regard noir chargé de haine. Ce regard se détourne du roi pour venir se vriller dans celui de la jeune femme à laquelle il espérait se lier de droit. Cette liaison lui aurait donné la puissance et l'aurait propulsé aux premières loges du pouvoir suprême. Ce pouvoir, être grand maître et roi du pays de Grande Forêt, qui selon son point de vue doit lui revenir de droit à la mort du vieux roi. Au lieu de cela, voilà que, d'une seule phrase, cet espoir vient de s'éloigner définitivement de lui. Lui qui, en héritage, n'avait reçu comme royaume que la région des lacs située en lisière du royaume de Grande Forêt. Cette situation le faisait enrager depuis toujours et, depuis toujours il avait espéré, grâce à une alliance judicieuse, devenir le seul maître des deux royaumes.

Kornok, après avoir lancé son regard le plus chargé de haine à Erédiae, reporte son attention sur le roi. Au prix d'un violent effort, il recouvre son calme et sa maîtrise. Son visage se ferme et son regard se fait fuyant. D'un hochement sec de la tête il salue son royal cousin, et d'une voix neutre et sourde il dit.

— Bien majesté. Il ne me reste plus qu'à retourner vers mon fief et à y réfléchir aux conséquences de ce refus.

Toute la menace contenue dans cette phrase n'échappe pas au roi. Pourtant celui-ci ne répond pas. Sans rien attendre de plus, le baron se retourne et lance un dernier regard chargé de haine vers Erédiae. Alors, d'un pas rapide et furieux, la tête haute, il sort de la salle ; suivi des cinq hommes armés qui constituent sa garde personnelle.

Bien après que le vassal cousin, suivi de ses gardes, soit parti, déçu et coléreux, la reine, face à sa fille, dans les appartements privés de celle-ci, lui parle sans ambages.

— Mon enfant, dit-elle de sa voix la plus douce ; celle d'une mère aimante. Je suis heureuse que ton père ait pris cette décision. Et toi, es-tu heureuse ?

— Oui mère ; vous le savez bien. Mon père s'est rangé à mon opinion. Vous savez ce que je pense de ce cousin ; c'est un fourbe qui n'ambitionne que de gouverner à la place du roi. Je l'ai, par le passé, entendu, rapporté par une de ses maitresses éconduites comme il en a eu tant. Celle-ci était la sœur aînée de ma meilleure amie de l'époque.

— Je sais ma fille ; je me souviens de cette histoire qu'alors tu m'avais contée. C'est vrai que, sur le moment, je n'y avais pas prêté attention ; la pensant issue d'esprits romanesques et juvéniles de deux jeunes filles écervelées que vous étiez alors toi et ton amie.

— Et pourtant, cela était vrai ; même si, effectivement je l'avais quelque peu romancée.

— Oui ma fille. Pourtant, ces derniers temps, l'attitude de ce cousin de ton père m'avait bien paru équivoque. Cette façon de manœuvrer et de biaiser avec le roi pour lui faire accepter votre union. Je ressentais dans ses façons un danger caché ; et je m'en étais, plusieurs fois, ouverte à ton père. Tu vois donc que ton père en était déjà conscient.

— Ha mère, qu'il est bon de se sentir soutenue ; et qu'il est bon que mon cher père ne se soit pas laissé tromper par toutes les phrases mielleuses de ce fourbe.

— Ton père est un homme de bon jugement et il n'aurait pas pris une telle décision sans beaucoup y réfléchir et sans en avoir pesé tous les aspects ; surtout s'agissant de ses enfants. Parfois, ses décisions ont été dures et même cruelles, même pour ceux de son entourage proche, mais toujours elles se sont révélées justes.

— Je sais mère. J'ai parfois eu à en pâtir, mais je ne lui en veux pas. Et, aujourd'hui encore plus qu'avant, j'apprécie son jugement et son autorité. Mais mère... !

Là, la jeune femme marque une pause et son visage prend un air de profonde